

Changer le rapport à l'écrit en EP

Interview de Christian CHERY, formateur et professeur de lettres à l'ESPE, Académie des Antilles.

1. Vous dites que « l'enseignant a son propre rapport à l'écrit », pouvez-vous développer vos propos ?

Il faut bien imaginer que l'écrit c'est véritablement un exercice culturel. Il y a des activités qui sont naturelles mais la lecture comme l'écriture relèvent de la culture c'est-à-dire des activités qui font partie de ce que l'on apprend à faire. Dès que l'on est dans ce type d'apprentissage culturel cela signifie que chacun des apprenants conçoit l'apprentissage d'une certaine manière.

Certaines personnes ont une résistance face à l'écrit, d'autres, au contraire, ont de grandes spontanéités et arrivent à écrire aisément et fréquemment même sur des actes du quotidien. C'est pourquoi la manière d'approcher l'écrit est spécifique à l'enseignant qui a sa manière de concevoir et le rapport à l'écrit est véritablement un lieu particulier où on voit cela s'organiser.

2. Comment concevez-vous la différence entre l'écrit et le rapport à l'écrit ?

On pourrait presque prendre une image qui est celle qu'on utilise en linguistique quand on parle de langue et de parole. La langue c'est la généralité, ce sont toutes les possibilités, les potentialités et la parole c'est ce que chacun investit et s'approprie et met en oeuvre. Il en va de même pour l'écrit, il y a les possibilités, qu'elles soient graphiques, techniques, des connaissances syntaxiques, stylistiques etc...

Ensuite il y a l'appropriation, l'investissement que chacun d'entre nous va faire et comment il va écrire. Par ailleurs, dans votre environnement il y a des gens qui écrivent, vous pouvez reconnaître leur façon de faire sans que cela ait été clairement identifié dans l'écrit. C'est parce qu'il y a une part de la personnalité qui se transmet dans l'écrit.

3. Quels sont les enjeux d'une maîtrise de l'écrit pour les élèves ?

Traisons cette question en deux temps. Nous pouvons parler déjà de l'enjeu social, ce que certains appellent les pratiques sociales de référence. On sait que l'écrit a une place dans la société, une fonction, même si celle-ci a évolué depuis cinquante ou cent ans, mais l'écrit perdure. Il est indéniable que l'on continue à écrire tout le temps.

Ensuite, dans l'école, l'écrit a plusieurs fonctions. Certes, on n'oublie jamais que l'Ecole est un lieu d'apprentissage et que justement le rapport de l'élève à l'écriture c'est aussi qu'il a besoin d'apprendre pour être dans ces pratiques sociales ; mais l'écrit est un lieu de fixation, il a besoin de fixer un certain nombre de connaissances.

Nous sommes plus habiles parfois dans nos savoirs et nos connaissances quand nous les avons écrits. D'ailleurs même si nos savoirs passent par l'oral, passent par les images, mais ils passent aussi par des textes écrits par conséquent le rapport lire- écrire est nécessaire et pour l'élève c'est très important.

Enfin, autant nous nous focalisons beaucoup sur les difficultés de lecture, on se focalise nettement moins sur les difficultés d'écriture. Ces dernières peuvent même être d'ordre technique. Par exemple, si vous avez passé vos vacances à farnier, le jour où vous reprenez un instrument pour écrire, vous allez vous rendre compte que cela ne vient pas aisément, donc c'est un enjeu important. C'est la pratique qui rend l'acte d'écrire plus aisé, plus fluide, plus habituel.

4. Pensez-vous que privilégier uniquement l'écrit littéraire qui est le lieu de référence par excellence motive les élèves? Comment les motiver à changer leur rapport à l'écrit ?

Cette question est délicate. Elle l'est déjà dans mon rapport personnel à l'écrit. Quand vous me posez la question, je peux dire spontanément que l'écrit littéraire m'intéresse beaucoup plus que l'écrit social. Cependant, je sais bien que l'écrit littéraire n'est qu'une part réduite du savoir que l'élève doit maîtriser par rapport à l'écrit en général. Autrement dit, l'élève peut ne pas avoir d'appétence à l'écriture littéraire, en revanche il a une nécessité, une obligation à écrire en règle générale. Nous devons être très vigilants à proposer, et là je pourrais presque dire que c'est un mot clé pour nous, la diversité des écrits aux élèves et la variété des situations d'écriture. Il n'empêche que l'écrit littéraire

peut être un facteur réel de motivation. Nous sommes parfois très surpris de voir comment des élèves, qui ne parlent pas, éprouvent le besoin de raconter quelque chose, de jouer avec les mots, de s'intéresser et cela débloque.

Il est utile, nécessaire d'aborder cette question de manière fonctionnelle en mettant en évidence que l'écrit sert, directement, immédiatement, à un certain nombre d'activités. Il faut entraîner les élèves, les habituer à écrire, mais de l'autre côté il ne faut pas ignorer, pour le développement de l'esprit, de l'importance des écrits en règle générale et des écrits littéraires de manière singulière car cela peut faire naître des émules.

Regardez simplement un élément, cela peut ne pas vous sembler très littéraire mais d'entendre les jeunes rapper, dire des textes, inventer, vous réalisez que nous sommes en littérature ! Nous sommes dans la création donc, on pourrait dire que ce n'est pas du tout un écrit fonctionnel. Je connais quelqu'un qui anime des ateliers de slams dans des établissements scolaires, il animait un atelier au lycée de Petit-Bourg. Une fois, j'étais là par hasard, j'ai écouté et ceux qui étaient présents étaient vraiment concernés ! Là nous sommes dans une création qui est de l'ordre de l'écrit littéraire. Par conséquent, ne négligeons rien et surtout, ne faisons pas comme on a tendance parfois à dire : « moi ce qui me plaît c'est ce qui m'intéresse donc je ne privilégie que ce que je vois comme horizon ». Il faut aller vers la variété et la diversité.

5. Que pensez-vous de l'utilisation des images comme supports en production d'écrit ?

Je n'ai pas beaucoup d'idées là-dessus, les images peuvent être des éléments déclencheurs. Mon problème c'est que parfois, la lecture d'images ne correspond pas toujours aux mêmes codes aux mêmes compétences que la lecture de textes. Je ne sais pas, quoi que nous ayons besoin de lire des images parce qu'elle nous environnent, mais je ne sais pas si c'est véritablement un élément déclencheur seulement, si c'est un élément structurant ou si c'est quelque chose qui peut permettre de faire travailler une écriture que l'on va appeler, mais sans rigueur théorique, une écriture analytique. Je m'explique : je vois une image, je cherche à la décrire et bien décrire c'est un type d'écrit. De toute façon quand je décris, il faut que je décrive quelque chose et il n'est pas toujours évident de dire à quelqu'un « décris un animal familier » pour ce faire, il faut l'imaginer... alors que l'on peut partir de quelque chose que l'on voit concrètement qui est un écrit analytique, un écrit qui permet de dire « voilà ce que cette image suggère etc... ». Nous sommes dans un type d'écrit avec l'image, mais l'image comme support de l'écrit d'imagination alors là je suis moins certain de la validité mais je ne dis pas que ce n'est pas valable.

6. Pourquoi la liaison écriture/lecture est-elle essentielle ?

Si je prends le point de vue littéraire, nombre d'écrivains ont mis en évidence l'importance de leurs créations presque uniques, originales mais fondées sur la multiplicité de leurs lectures. J'aime bien citer chaque fois cet essai de Julien Gracq qui s'appelle : En lisant en écrivant . Les deux activités sont presque simultanées on va dire. Certes, vous allez dire, que là, je parle de littérature mais en fait on peut presque dire que les écrits on ne les invente pas concrètement ; Ils sont liés à un certain nombre de modèles, à des choses qui existent. Quand j'écris par exemple un texte fonctionnel, je l'écris de manière liée à ce que je sais du texte.

Pour parler de façon plus précise, la lecture c'est de la réception, je suis dans une situation de réception, je reçois le texte produit par un tiers. En écriture, je suis dans de la production et le lien entre les deux est important : réception/production. Il y a une sorte d'interaction entre les deux activités. Par exemple, lorsque nous sommes dans un dialogue, nous sommes tour à tour en situation de réception et de production. C'est cet échange qui me paraît essentiel et qu'il faut conserver. Par contre, ce que je voudrais rajouter c'est qu'à côté de cela, il y a une autre situation de réception /production que j'ai évoquée c'est celle de dire : quand je suis en dire, je suis en production et quand j'écoute, je suis en réception. On pourrait même associer réception/production autant sur l'oral que sur l'écrit.

7. En quoi est-il nécessaire d'ouvrir les textes sur d'autres textes du patrimoine ?

Personnellement, je suis un grand défenseur de l'enseignement, par exemple, de la littérature de la Caraïbe francophone pour les élèves de notre espace. Je dis qu'il est très important, au-delà même,

du fait culturel mais aussi d'une représentation, celle qu'ils ont de l'écrit ; le savoir qu'ils ont. L'écrit n'est pas simplement lié à quelque chose, notamment l'écrit littéraire, n'est pas lié à quelqu'un de lointain, un peu mythique que l'on ne connaît pas mais au contraire des gens que l'on peut appréhender, que l'on peut connaître.

Comme tout savoir, il faut, à la fois, trouver l'équilibre entre ce qui est justement lié à un environnement culturel proche et un environnement lointain, voire complètement étrange, je ne dis pas étranger mais étrange qui est complètement déstabilisant et où nous avons peu de repères et cela fait partie de l'imaginaire, de l'imagination et aussi de la connaissance culturelle car ce sont autant de choses qui peuvent intriguer les élèves et les amener à produire des écrits.

8. Proposer des textes longs ne contribue-t-il pas à augmenter la difficulté chez l'élève ?

Oui, je suis tout à fait d'accord. J'ai eu des étudiants hier après-midi et je leur ai dit : « Vous vous souvenez que je vous avais donné une liste de textes, ce sont des étudiants qui sont en M1. Un d'entre eux me dit « Monsieur, La princesse de Clèves c'est long ». Je dis « La princesse de Clèves c'est long ! Attendez, on va chercher sur internet pour voir combien de pages » car je ne me souvenais pas du nombre. Aujourd'hui 400 ou 350 pages c'est long donc nous sommes obligés de tenir compte de cette réalité : Guerre et paix qui doit faire mille cinq cents pages, Texaco, 600 pages. Surtout il faut sortir de ce qui était nos propres pratiques et qui demeurent. Il y avait dans les classes que j'ai fréquentées, au collège et au lycée, des élèves qui lisaient beaucoup. Aujourd'hui c'est nettement plus rare, cependant, la difficulté n'est pas quelque chose qu'il faut éviter. Nous ne pouvons pas donner uniquement des choses difficiles, compliquées ; nous ne devons pas mettre les élèves en situation de répulsion. L'élève commence à regarder l'épaisseur du livre mais nous devons aussi le mettre en situation de lecture de textes longs. Certes, il faudra accompagner la lecture d'un texte difficile. Mais en même temps, nous devons leur permettre de lire des textes longs.

9. Une langue maternelle orale différente de la langue de l'école est-elle un frein pour les apprentissages ?

Non. Je n'ai même pas envie de développer : je dis non ! C'est un autre fantasme linguistique que nous avons, en plus Guadeloupéen, ou Martiniquais, avec ces deux langues. C'est valable pour presque tous les pays créoles où il y a ce décalage. On va trouver l'idée selon laquelle une des langues est un frein, un handicap, un obstacle pour l'apprentissage : ce n'est pas vrai.

Simplement, la question est claire, c'est celle de la distinction entre les deux. Dans notre espace linguistique il y a un problème actuel qui se trouve dans ce que vous entendez à la radio dans ce que vous voyez dans la parole, vous allez dans n'importe quelle soirée sur le conte et vous entendrez une espèce de langue qui est un mélange tout le temps. Quand le mélange se fait de manière drolatiques, satirique, etc...mais il faut quand même comprendre que pour que je puisse en rire, il faut que j'aie la maîtrise des deux langues. Tant que je n'ai pas cette maîtrise, tant que je ne vois pas bien, alors parfois je le sens même si je ne comprends pas exactement l'enjeu, c'est là où il y a un problème, mais à la limite l'École peut ne pas s'occuper de ce travail. Mais elle a pour rôle de développer la maîtrise de l'élève, la conscience linguistique qu'il a justement de l'une et de l'autre langue. Je crois que c'est un élément important.

10. La langue française est en mutation, même si on le voit un peu moins en Guadeloupe, elle côtoie de nombreuses autres langues et cultures, en plus des néologismes. Par rapport à cette évolution de la langue, l'école va-t-elle pouvoir relever le défi de rester dans un enseignement normé ?

Vous savez que votre question comporte plusieurs autres interrogations ? Premièrement vous me dites qu'il y a une situation sociale, une situation que nous avons et celle des langues à l'heure actuelle qui est en mouvement permanent. J'ai entendu, il y a une dizaine d'années, un linguiste dire que la langue française s'est davantage transformée depuis la seconde guerre mondiale que pendant les deux cents années antérieures. Vous voyez que les modifications sont quand même considérables et elle était capable de le mettre en évidence avec un certain nombre d'éléments caractéristiques, il y a d'abord ce problème. Il y a deuxièmement la question de l'école. Vous êtes en train de me poser une question implicite : quel type de langue française l'école doit transmettre, doit enseigner ? Et

vous parlez de façon connexe de la question des normes, et justement de ce fait, comment gérer, comment voir la norme. La question est complexe.

Heureusement que vous l'avez mise en dernier car si on avait commencé par celle-là, je n'aurais pas pu aller plus avant. A mon avis, il n'y a pas de réponse nette sur la question. Si je voulais jouer l'évitement, je prendrais comme référence Alain REY, le lexicographe, celui qui est le responsable de l'édition du dictionnaire Le Robert. Il a écrit d'ailleurs, il n'y a pas très longtemps, un ouvrage intitulé L'Amour du français où il dit que la langue se débrouille. On aura toujours les frileux, les excès, les excessifs, les révolutionnaires qui pensent qu'il faut tout transformer ou au contraire il faut garder quelque chose d'intangible etc...

Mais quelque part, la langue c'est un être vivant. Ce n'est pas la première fois que la langue française est confrontée à des migrations, à des apports massifs de vocabulaire d'autres civilisations, d'autres cultures et elle en a fait quelque chose d'autre. Donc, ce n'est pas tant le problème du Français qu'il faut poser c'est le problème de l'Ecole. C'est comment l'Ecole se débrouille avec tout ça ? Et c'est vrai que, se poser la question nous permet de voir que nous nous mettons nous-mêmes en insécurité: Si l'enseignant ne peut plus corriger ses élèves, s'il ne peut plus dire « mais voici la norme, voici ce qu'il faut dire », ça c'était facile avant pour nous de pouvoir dire : « ça ne se dit pas, on ne dit pas « malgré que » ; et on a réglé le problème, « on ne dit pas telle chose » et comme nous ne pouvons pas le faire et qu'en plus, le faire est en décalage avec ce que les élèves entendent, l'enseignant peut être en insécurité.

Pendant des années, mes élèves se sont amusés à relever les expressions que je signalais être incorrectes et ils me disaient « J'ai entendu ça à la radio Monsieur hier, j'ai entendu telle personne dire ceci... », le fameux : « après que » plus verbe au subjonctif. Que peut-on dire de cela ?

L'astuce que j'ai trouvée mais je ne suis pas en train de vous dire que c'est la manière de procéder, c'est de ne pas chercher tout le temps à donner des normes, à faire apprendre la norme, des règles. Par contre amener les élèves à réfléchir sur le fonctionnement de la langue, « comment ça marche ? : « A votre avis pourquoi on dit après que plus indicatif et avant que plus subjonctif ? ». Quand on a posé la question de cette façon, quand on cherche à comprendre, après on fait ce qu'on veut. Mais on a compris un peu parce que, malgré tout, même s'il y a des choses qui sont incompréhensibles, il y a quand même une logique du fonctionnement de la langue et c'est très important pour les apprentissages.

C'est ce qu'on va appeler : mettre en œuvre justement à la fois la cognition, mais aussi la méta-cognition, le retour sur : « je me demande comment j'ai appris ça, comment j'ai retenu telle chose, je vais m'interroger sur les erreurs que je commets ».

Il y a une activité que nous ne faisons pas suffisamment c'est la correction des écrits. Mais quand je dis la correction ce n'est pas pour dire ça c'est incorrect...C'est justement amener les élèves à comprendre comment et pourquoi ils ont écrit telle chose, comment ça fonctionne pour qu'il puisse choisir en pleine conscience. La correction fait partie de l'apprentissage, alors que la correction est utilisée pour donner une note, qui souvent, est presque l'élément anecdotique de l'histoire. Ce qui est important c'est justement la structuration de l'apprentissage et du savoir ; comment ça fonctionne et comment on mémorise tout cela.